

Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 33/1 (2006)

DOI: 10.11588/fr.2006.1.64147

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

Valentin GROEBNER, *Ungestalten. Die visuelle Kultur der Gewalt im Mittelalter*, Munich (Carl Hanser) 2003, 208 p., ISBN 3-446-20373-7, EUR 17,90; Valentin GROEBNER, *Der Schein der Person. Steckbrief, Ausweis und Kontrolle im Europa des Mittelalters*, Munich (C. H. Beck) 2004, 224 p., 14 ill., ISBN 3-406-52238-6, EUR 24,90.

Publiés à un an d'intervalle, ces deux livres de Valentin Groebner traitent, en dépit de titres différents, d'un même problème: celui de l'identité de la personne et de son expression visuelle. En cela l'auteur creuse le sillon d'un objet historique nouveau, non pas l'histoire du corps et de ses représentations, mais l'histoire de sa déformation, de sa stigmatisation, de son identification. Ce sont là deux études qui se rejoignent pour faire réfléchir, depuis le Moyen Âge et les Temps Modernes, sur la question toujours actuelle de la violence et du contrôle exercés en même temps à l'endroit des personnes et de leurs apparences.

Le premier livre est placé sous le paradigme de la notion difficilement traduisible de l'*Ungestalt*, c'est-à-dire du difforme et de l'informe tout à la fois. Ce qui intéresse l'auteur dans la représentation de la difformité, tout spécialement celle du visage, c'est qu'en dehors des affections naturelles ou malades, elle est aussi le produit de violences, de punitions, de vengeance, de faits de guerre, c'est-à-dire le résultat d'une histoire. Mais l'imaginaire du difforme, de l'aspect physique effrayant et repoussant, est lui aussi un fait historique, le produit d'images, de représentations, de projections qui s'inscrivent en un temps et en un lieu donnés. Entrent en jeu des frontières aussi complexes que celles qui séparent tout en les reliant le visible et l'invisible, le beau et le laid, le spécifique et l'anonyme ... Chaque corps, chaque visage est particulier et la manière dont une société, une culture le perçoivent, le définissent, ou bien décident, par fait de justice ou de guerre, de marquer ce corps et de défigurer une personne est elle aussi spécifique. C'est à cette lecture historique que nous invite l'auteur ainsi qu'à la déconstruction de la prétendue fascination médiévale (XVI^e s. inclus) pour la torture, la violence physique, les corps sanguinolents. Bien entendu on ne saurait nier l'importance au Moyen Âge et au début des Temps Modernes des scènes de crimes, de violence physique et de torture qui abondent tant dans les sources narratives que judiciaires et iconographiques, sans oublier les vies de saints ni surtout la représentation par excellence du corps supplicié qu'est la Croix du Christ dont chaque illustrateur ou commentateur s'est ingénié à peindre et dépeindre les tourments, les plaies, les tuméfactions ... Mais V. Groebner voit juste en nous invitant à y reconnaître autant de signes d'une grammaire visuelle et corporelle qui, selon les cas, se focalise sur telle ou telle partie du corps ou du visage pour dire ce que c'est que se venger, punir, tuer, marquer à vif et à vie ... Ici on coupe le nez, là les oreilles, ici on émascule, là c'est la main qui est tranchée, ou bien un ou plusieurs doigts: violence de l'honneur, honneur de la violence; sainteté du supplicié et du martyr, malédiction du torturé. La torture et la déformation des corps ne renvoient pas, loin s'en faut, à la seule horreur du difforme et de la souffrance, ce serait hier comme aujourd'hui une aporie. Ils sont au contraire les témoins d'un réseau de sens et de signes, c'est-à-dire selon l'hypothèse de l'auteur à la fois le produit d'une culture de la visualisation et la manifestation des frontières de la violence licite, de l'ordre à la fois créé et garanti par le pouvoir, tant il est vrai que le difforme n'est pas la négation mais bien davantage la face cachée de la »forme«.

Le second ouvrage se préoccupe en apparence d'un sujet plus anodin en tentant une sorte d'archéologie du passeport et de la carte d'identité. Cependant on y retrouve bien des thèmes développés dans le précédent essai: le pouvoir de l'image, le pouvoir par l'image. Surtout, le passeport dont la naissance peut être située dans un processus qui va du XIII^e au XVII^e s., suit une double logique: il décrit et nomme une personne précise y compris ses signes »particuliers« (yeux, taille ...) mais il obéit aussi aux impératifs de contrôle et de régulation de la circulation des gens par l'État. Il n'est pas innocent, note V. Groebner, que le passeport ait existé depuis le Moyen Âge, avant même que les nationalités (et donc les nations) aient été fixées ... On l'aura compris, ce que cherche l'auteur n'est pas d'écrire une histoire du voyage de port en port ou bien une étude juridique du statut des voyageurs et

des migrants ou bien encore de rassembler à partir des cartes d'identité anciennes des renseignements d'ordre statistique sur l'anatomie ou l'origine des personnes. Tout cela a été ou peut être fait. C'est bien plutôt le processus même d'identification d'une personne par l'autorité que l'auteur vise à déchiffrer et, au-delà, le système culturel qui aboutit à la nomenclature des catégories descriptives qui définissent et authentifient un individu. À un moment donné le nom, l'origine, la réputation, le signe graphique ou iconographique (tel le sceau) ne suffisent plus à identifier: la couleur de la peau et des yeux, telle ou telle particularité physique (un tatouage ...) ou bien la langue parlée vont remplacer le vêtement, la naissance, l'état ou la prestance dans les fiches d'identification. Aux lettres de conduit accordées vont se substituer les papiers d'identité, c'est-à-dire que l'obligation va remplacer le privilège. L'État va développer non seulement des papiers et des notions pour identifier la personne mais aussi un personnel qui, posté aux frontières et aux douanes, devra décrypter les documents présentés. Bientôt la possession de papiers va distinguer telle ou telle catégorie de personnes et introduire de nouveaux cas de figure: les faux papiers, les sans-papiers ... Pour reconstituer ce processus qui fait intervenir l'autorité, le droit, l'image, l'individualité, la mobilité, V. Groebner met en œuvre des facteurs d'explication aussi divers que la juridicia- risation de la société, l'essor de la procédure d'enquête, la culture de l'écrit, de la liste et de l'enregistrement, l'épanouissement d'une culture de l'image de la personne par le biais des armes et des portraits, la montée de l'individu, les changements dans l'onomastique, les mutations de la médecine et donc de la description et de l'approche des corps (les cicatrices!), l'accélération de la communication par le papier, l'imprimé et la correspondance. Le propos est si ample que l'on reste parfois sur sa faim (ainsi de l'aspect économique du trafic des passeports) mais nul doute que chacun des huit chapitres pourrait donner lieu à un nouveau livre.

Il faut donc lire ces deux ouvrages tout ensemble: ils s'emboîtent et assurent au lecteur l'indispensable navette entre le passé et sa modernité. Ils ont également le ton et la fonction de véritables essais historiques. Certains le déploreront et trouveront à redire sur l'interprétation ou l'agencement de telle ou telle source d'époque. D'autres iront au contraire chercher leur passeport pour regarder leur photo et se convaincront alors que la quête de l'identité par les historiens est loin d'être achevée. Quoi qu'il en soit, V. Groebner non seulement l'aura entamée mais aura défriché un terrain vierge en apportant une méthode et, le plus important, un questionnement.

Pierre MONNET, Jouy-en-Josas

Jean-Pierre POLY, *Le chemin des amours barbares. Genèse médiévale de la sexualité européenne*, Paris (Perrin) 2003, 607 S., ISBN 2-262-02010-8, EUR 26,00.

Der Verf., aus dem engsten Kreis der Schüler Georges Dubys stammend, hat ein quellengesättigtes, anspielungsreiches und reflektorisch weit ausholendes Werk vorgelegt. Er huldigt einer epischen Breite, um auch Nebenthemen länger behandeln oder Assoziationen ausreifen lassen zu können. Dadurch macht er es dem Leser oft schwer, den Hauptlinien seiner Überlegungen zu folgen und seine Argumentation in Erinnerung zu behalten. Polys Werk ist zeitweise von großer inhaltlicher Dichte, die dann plötzlich zugunsten eines neuen, unerwarteten Gesichtspunkts aufgegeben wird. Längere Beispielfolgen werden durch Reflexionen unterbrochen, die zu einer anderen Thematik führen, und überraschend wieder aufgenommen, wenn man den anfänglichen Zusammenhang nicht mehr präsent hat. So ist der Inhalt des Buchs einem wild wuchernden Baum zu vergleichen, an dessen Früchte man nicht leicht herankommt. Eine Straffung des Texts wäre wohl günstig gewesen; die Redseligkeit des Autors zugunsten einer klareren Herausarbeitung des roten Fadens zurückzudämmen, hätte der Vermittlung seiner wesentlichen Aussagen durchaus gedient.